

Poèmes visuels pour petits et grands *Ravel*

Alexandre Lazaridès

Number 94 (1), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (2000). Review of [Poèmes visuels pour petits et grands : *Ravel*].
Jeu, (94), 151–153.

Poèmes visuels pour petits et grands

Ravel

MUSIQUE DE MAURICE RAVEL SUR UN TEXTE DE COLETTE ; TRAMES SONORES : *BOLÉRO* (ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DUTOIT) ET *L'ENFANT ET LES SORTILÈGES* (ORCHESTRE NATIONAL DE LA R.T.F. SOUS LA DIRECTION DE LORIN MAAZEL). MISE EN SCÈNE : MAURICE VIENS, ASSISTÉ DE LOUIS AYOTTE ; SCÉNOGRAPHIE : MICHEL DEMERS ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS, ASSISTÉ DE FRANÇOIS ROUPINIAN ; IMAGES INFOGRAPHIQUES PYGMÉE PRODUCTIONS. MARIONNETTISTES : LOUIS AYOTTE, SERGE DESLAURIERS, JOËL GAGNÉ, LUC LA BARRE, ALAIN LAVALLÉE, MICHÈLE MONTGRAIN ET ENOCK TURCOTTE. PRODUCTION DU THÉÂTRE SANS FIL ET DE L'ÉQUIPE SPECTRA, PRÉSENTÉE AU MONUMENT-NATIONAL LES 26 ET 27 DÉCEMBRE 1999 ET LE 2 JANVIER 2000.

Comme un beau livre d'histoire

On sait le défi que Ravel avait voulu relever dans son *Boléro* : écrire une musique sans développement dont le thème sera répété sur un rythme obsédant durant plus d'un quart d'heure. Pour déjouer la monotonie du procédé, l'instrumentation sera enrichie à chaque nouvel énoncé du thème et le crescendo accru, de sorte que les secondes finales, inouïes, exploseront comme un geyser d'énergie trop longtemps retenue. Le Théâtre Sans Fil a eu l'idée originale de faire de cette œuvre presque trop célèbre un cadeau des fêtes pour les enfants, mais les grands ont pu en profiter eux aussi.

Quand se font entendre les premières pulsations rythmiques, si doucement qu'il faut tendre l'oreille pour les saisir, la scène est plongée dans une obscurité totale, comme d'avant la création. Mais on commence bientôt à percevoir une masse blanchâtre au ras du sol. Quand le thème fait sa première et très discrète apparition, un pan de cette blancheur se dresse brusquement en fantôme amical, se recouche pour faire place à un autre, et l'animation gagne peu à peu la scène, bientôt peuplée de formes imprécises qui vacillent et cherchent à prendre vie. Tout au long, nous, spectateurs, ferons semblant de ne pas distinguer les sept ombres humaines qui tiennent les bâtons auxquels sont attachés les coins de deux vastes toiles quasi phosphorescentes. Ce sont, l'une rectangulaire, l'autre triangulaire, les dociles instruments de cette féerie visuelle dont on soupçonne bien qu'elle résulte d'un rigoureux travail de synchronisation.



Boléro, première partie du spectacle Ravel du Théâtre Sans Fil.

Photo : Luc Beaulieu.

Succéderont divers tableaux qui illustrent les grands moments de l'histoire de l'humanité, telles les pyramides d'Égypte flanquées de dromadaires, que des projections drapent d'or et de splendeur. Nous verrons ensuite des vaisseaux immaculés partir à la conquête du monde (les rameurs seront les marionnettistes qui auront enlevé leur cagoule et leurs gants pour la circonstance). Nous assisterons aussi à des batailles dont la violence est sobrement stylisée pour ménager la sensibilité des tout-petits. Nous arriverons enfin à une époque plus moderne où des sphères tournoyantes évoqueront l'infini de l'espace intergalactique. Une déflagration inattendue de feux d'artifice coïncidera avec l'accord final de la trame sonore. Trop bref quart d'heure de poésie qui nous avait plongés, petits ou grands, dans le « vert paradis » de l'enfance.

Un Enfant à problèmes

La deuxième partie du spectacle, consacrée à *l'Enfant et les Sorcilières*, n'y arrive pas aussi bien. Le livret, signé Colette, est pourtant d'une inépuisable fantaisie et d'une langue merveilleuse. C'est l'histoire d'un affreux jojo qui ne veut pas « faire sa page » et que Maman va punir en le laissant tout seul dans sa chambre pour qu'il songe à sa faute, à ses devoirs et surtout « au chagrin de Maman ». Les pulsions de destruction qui vont s'emparer de

l'Enfant ne sont pas sans rapport avec le chantage affectif maternel et des méthodes d'instruction trop punitives ; les intentions critiques de Ravel sont d'ailleurs perceptibles dans le traitement musical. Donc, loin de s'amender, *l'Enfant* va casser théière et tasse, blesser l'écureuil enfermé dans une cage, tirer la queue du chat, renverser la bouilloire dans le feu de l'âtre, lacérer la tenture, arracher le balancier de l'horloge comtoise et mettre en pièces cahiers et livres d'étude. Mais lorsque, enfin épuisé, il veut s'affaler dans le fauteuil, celui-ci se dérobe, devient le Fauteuil et entreprend une



danse avec la Bergère. Tous les objets ou animaux qui avaient subi les sévices de l'Enfant vont ainsi s'animer, chanter et danser à tour de rôle, se plaignant du mal qui leur a été fait. La scène finale se déroule dans le jardin où diverses bêtes, d'habitude inoffensives, cherchent à se venger. Une mêlée s'ensuit durant laquelle un petit écureuil sera blessé et que l'Enfant, dans un geste soudain de pitié, va panser. Il ira même jusqu'à s'écrier : « Maman ! », démontrant par là que l'épreuve a porté fruit. Mais elle l'a aussi épuisé. Il sera alors escorté par toutes les bêtes redevenues bienveillantes jusqu'au seuil de la maison tandis que la lune apparaît, baignant de clarté tout le jardin.

Il est évident que l'animation de tant d'objets et l'humanisation de tant de bêtes fait difficulté pour une mise en scène traditionnelle. C'est la raison pour laquelle cet opéra de Ravel n'est pas souvent représenté. Aussi l'idée de remplacer tous les personnages, et il y en a vingt et un, par des marionnettes géantes est-elle des plus heureuses. Elle procure des moments délicieux, comme la danse du Fauteuil et de la Bergère, la course du Feu après l'Enfant et la ronde piaillante des chiffres autour du Petit Vieillard (l'Arithmétique), mais elle produit aussi un effet de sursaturation visuelle. Dans la scène finale en particulier, il y a trop de « personnages » sur scène – sans oublier les marionnettistes – pour que l'effet poétique se fasse pleinement sentir. L'animation ressemblait par moments à une agitation désordonnée. Comme des images étaient projetées en même temps sur un écran au fond de la scène, elles brouillaient par leur éclat notre perception des mouvements.

La réalisation des marionnettes est ingénieuse, avec des couleurs gaies qui atténuent ce que la révolte des animaux et des choses pouvait avoir de menaçant. Une restriction cependant : l'Enfant ressemblait à une créature atteinte d'hydrocéphalie, tout en tête et presque sans corps. Son expression, forcément immuable, ne pouvait guère refléter la diversité de sentiments qui agitent l'Enfant. Par ailleurs, il fallait d'habitude que trois marionnettistes l'animent ; on avait beau essayer d'ignorer ces « ficelles » des sortilèges, elles n'en faisaient pas moins partie de notre champ de perception. Peut-être aurait-il été souhaitable que l'Enfant soit joué par un vrai enfant pour établir le contraste nécessaire entre le monde humain et le monde enchanté, pour favoriser aussi à son égard une empathie dont le défaut laissait trop le spectateur rivé dans son fauteuil. Enfin, les mots chantés n'étaient pas toujours compréhensibles, en partie à cause d'un problème d'acoustique ; des surtitres auraient été nécessaires. Pour toutes ces raisons, la mémoire restera fixée plutôt sur un inoubliable *Boléro*. ■

L'Enfant et les Sortilèges,
seconde partie du spectacle
Ravel du Théâtre Sans Fil.
Photo : Luc Beaulieu.